

Une vierge folle (conte)

Jean Filiatrault

Volume 1, numéro 1, janvier–février 1959

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59608ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Filiatrault, J. (1959). Une vierge folle (conte). *Liberté*, 1(1), 33–38.

Une vierge folle

JEAN FILIATRAULT

— I —

Gisèle a seize ans, l'âge des jeunes filles en fleur et des gorges en formation, des chevelures odorantes et des lèvres empourprées par le jeu. "C'est un beau brin de fille et qui promet" remarque souvent grand-père, intérieurement bien entendu. Et il parle en connaissance de cause lui qui, furtivement et aussi souvent que le hasard le sert, satisfait une sensualité vieillissante de petites tapes affectueuses tantôt sur un bras, une hanche cambrée, tantôt sur une joue qui rosit de plaisir inconscient ou encore à cet endroit du corps où l'on ne sait plus très bien distinguer s'il s'agit du prolongement du cou, de l'attache d'une épaule ou de la naissance d'un sein... malheureux sein qui perdra assez tôt, hélas, sa fermeté charmante, déplore grand-père en mordillant le bec de sa pipe. En de telles circonstances la jeune fille se dégage et s'enfuit en riant comme un oiseau gazouille au soleil levant. Et l'aïeul, immobile sur son siège, regarde voler cette hirondelle en laissant échapper des hum! hum! qui ne sont pas les plaintes d'un rhumatisant les jours de grande humidité.

Gisèle s'explique mal l'insistance gênée de sa mère à lui conseiller la prudence. Toute petite elle courait chercher refuge entre les genoux du vieillard et n' imagine pas qu'il pourrait en être autrement maintenant qu'elle a grandi. Ce n'est pas une raison parce qu'on a seize ans pour cesser de vivre selon l'insouciance de son coeur. Que les lois du monde soient établies en fonction des grandes personnes est un problème pour elle sans importance. C'est une enfant si pure!... si pure et transparente qu'on l'imagine, telle Ophélie, glissant vers cette extase céleste promise aux vierges d'icibas. Certes elle connaît les mystères de la vie. Son éducation est

parfaite sur ce point. On lui a parlé longuement, en termes poétiques, des petits oiseaux, des fleurs et du printemps, de la grandeur de la nature. On a même fait allusion aux poules qui couvent leurs oeufs avec tant de sollicitude, tout en s'excusant comme il se doit de la vulgarité de cette comparaison avicole. De plus, et selon la plus stricte des discrétions, jamais ni chatte ni chienne dans la maison. Ces bêtes qui salissent les tapis, laissent leurs poils sur les fauteuils et leurs portées dans le fond des placards, ces bêtes sont-elles dignes en vérité des maisons bien tenues!

Soeur Scholastique, maîtresse de discipline du collège que fréquente Gisèle, se félicite quotidiennement de cette enfant modèle qui, malgré les espiègleries, les difficultés à se plier aux règles d'une maison renommée pour son système perfectionné d'éducation, garde inaltérée l'innocence naïve de l'enfance, vertu qui préserve si bien des embûches de ce monde, qui prépare et conduit directement les grandes âmes au bonheur suprême... voire au martyre, ajoute-t-elle, débordante de lyrisme. A ce point de ses réflexions la bonne religieuse frémit de tout son être comme si elle sentait dans sa chair palpitante s'enfoncer les crocs des fauves de l'arène. O joie! O félicité des persécutées! s'exclame-t-elle, déçue de se retrouver sur le prie-dieu de sa cellule.

Qui oserait nier que la mission d'éducatrice n'est pas un perpétuel renoncement, une perpétuelle souffrance? Certainement pas la Révérende qui s'adresse à ses chères finissantes en ces termes:

— Mes enfants! Dans quelques jours vous nous aurez quittées pour retourner définitivement au monde. Bien que la Providence ne vous accorde pas l'insigne faveur de vous appeler dans les rangs de notre belle communauté, il n'en demeure pas moins vrai qu'Elle vous aime tout particulièrement. Restez dignes de cet amour. Prenez garde de vous perdre à jamais... Prenez garde au loup ravisseur...

Ici prend place une description fort obscure de cette bête immonde à face humaine que Gisèle, cependant, trouve parfaitement claire. Elle se penche un peu vers sa voisine et lui demande à l'oreille s'il ne s'agirait pas plutôt d'un centaure... "Tu sais, ce chapitre de la mythologie qu'on a étudié au premier semestre..." Elle ajoute que Soeur Scholastique est trop émue pour se rendre

compte de son erreur, qu'il est facile de confondre loup et cheval à qui ne fréquente pas les bois... et comment fréquenter les bois quand on porte autant de jupes. Mais elle se tait subitement parce que le murmure des voix attire l'attention de la harangueuse.

Enfin on en arrive à la péroraison:

— Afin de vous mettre en garde contre tous ces dangers, et avec la permission de notre dévoué aumônier, nous vous présenterons demain après-midi un film sur la pureté. Il s'agit de la petite sainte dont je vous ai souvent parlé! Et surtout, dites bien à vos parents que pour cette fois l'entrée est libre, que le collègue assume tous les frais de la représentation. Oui, inutile de demander de l'argent à votre père ou à votre mère. Faites-leur plutôt remarquer la générosité de notre communauté et tout le bien que nous souhaitons...

Toute la classe est saisie d'un tressaillement impossible à contrôler plus longtemps et les dernières paroles se perdent dans un tapage indescriptible, ce qui empêche la religieuse de souligner comme il se devrait la signification d'une générosité aussi spéciale. Jusqu'au lendemain, le collège est en effervescence.

Puis c'est l'heure de la représentation. Agglutinées par grappes de quatre ou cinq, les jeunes filles se prennent les mains, appuient leur tête sur l'épaule de l'amie la plus chère ou encore déambulent dans les allées fleuries de la cour de récréation, bras entre-croisés, mains nonchalantes abandonnées sur des hanches innocentes. Les rires nerveux fusent à tout propos. Parce qu'elles ont le cerveau bien formé, elles peuvent porter jugement sur ce qu'elles n'ont pas encore vu. Elles parlent de côuteaux tranchants, de plaies béantes et répriment difficilement des cris d'horreur. Les plus sérieuses s'imaginent mourantes: est-il rien de plus beau que de mourir pour sa vertu! Celles qui le sont un peu moins se voient poursuivies par des loups à face humaine. Pour sa part, Gisèle doit repousser sans cesse une même image qui s'impose: un centaure qui porterait les moustaches de grand-père et qui ne souffrirait pas de rhumatismes.

— Mais voyons! marmotte-t-elle, ça n'a pas de bon sens!

Une porte s'ouvre. Paraît Soeur Scholastique. Le signal est donné. Toute la "basse-cour" s'engouffre dans la salle!

— II —

De retour du collège, Gisèle monte l'escalier en trombe, se précipite dans sa chambre, ferme vivement la porte derrière elle comme pour échapper à une poursuite, s'arrête enfin et s'appuie au chambranle pour écouter plus à l'aise les battements précipités de son coeur. Ce qu'elle vient de voir l'a remplie d'une saine répulsion. Elle éprouve pour la gent masculine une haine féroce, songe au moyen d'empoisonner son centaure de grand-père, à la crème glacée qu'elle a mangée tout à l'heure et qu'elle craint de vomir, à la jolie robe de son amie Françoise qui ressemble un peu trop à la sienne, à la grandeur de la mort par le glaive, tout cela en même temps, dans un tourbillon de pensées qui l'étourdit. Avec peine elle se traîne jusqu'à son lit et s'y laisse tomber.

Combien de temps lui a-t-il fallu pour se rendre du collège à sa chambre? Elle l'ignore. Elle ignore même les yeux angoissés de Soeur Scholastique, témoin de sa fuite. Pour l'instant, elle ignore tout, n'est soumise qu'à ses visions. Paupières ouvertes, des filets de sang coulent sur les murs. Paupières baissées, de nombreux poignards tournent en rangs serrés, accompagnés par le roulement des tambours qui sont logés sous son sein gauche.

Heureusement un coeur n'est pas fait pour battre aussi vite et celui de Gisèle prétend bien retrouver un rythme normal. Déjà la jeune fille se sent plus calme. Elle peut se relever, quitter ses souliers, ôter sa robe et le ruban de ses cheveux, rouler ses bas qui restent sur le tapis comme deux yeux sans prunelle. Puis elle s'étend de nouveau, cette fois s'installe confortablement, prend même le temps de gonfler l'oreiller.

Elle demeure horrifiée mais la peur l'a quittée. Oui elle n'a plus peur... au contraire elle se sent brave et forte. Sans doute est-elle incapable de soulever une montagne mais elle réussirait certainement à faire reculer le troupeau de centaures qui y gambade joyeusement. Mais elle n'en a pas envie. Bientôt elle suit les bêtes du regard, s'intéresse à leurs chassés-croisés, se mêle à leurs jeux et s'amuse follement. Les plus jeunes de ces bêtes sont des êtres charmants à voir. Il en est à la pelisse blonde, ou rousse, ou noire. Elle préfère de beaucoup les teintes sombres. Elle est blonde et prétend respecter les conventions qui veulent qu'une fe-

melle blonde éprouve un irrésistible attrait pour un mâle aux yeux obscurs. Il en est un surtout qui l'attire. Elle admire sa croupe maigre et musclée, le jarret frémissant et les sabots qui labourent le sol. Elle s'imagine piétinée par cet animal superbe et frémit de crainte et de joie. Il y a aussi le torse et le port de la tête. Un abdomen dur et plat, des pectoraux qui s'attachent bien haut tout près des clavicules, ornés de deux cercles larges et ronds, bien réguliers et aussi sombres que les cheveux, ce qui fait ressortir le rouge cuivre d'un épiderme irradiant, des épaules qui ressemblent à des cornes d'abondance... Et quels bras! Quelle finesse des poignets et du cou! Quelle profondeur dans le regard! Soudain Gisèle constate qu'elle est nue. A sa grande surprise, elle n'en éprouve aucune honte. Elle se glisse entre les arbres et va lentement abriter sa nudité derrière un tronc suffisamment petit pour ne cacher qu'une hanche, qu'une épaule.

— Pourvu qu'il me voie, pense-t-elle. Pourvu qu'il vienne jusqu'à moi!

Au fond elle en est sûre tellement elle le désire de toutes ses forces. Des arômes discrets montent du sol. Une mousse tendre protège ses pieds délicats. La brise ondule les herbes hautes qui caressent ses cuisses, son sexe, et chaque caresse provoque en elle des ondes particulières qui parcourent son corps entier par des chemins inconnus jusqu'à ce jour, et provoquent des sensations intolérables et merveilleuses. De tout son être elle appelle son bien-aimé. Il se promène non loin, s'approche insensiblement mais ce jeu ne la trompe pas. Il l'a vue. Elle lui plaît. Elle est heureuse. Maintenant elle entend sa voix. Il l'appelle tendrement et cet appel est un chant qui envoûte. Elle ne se possède plus. Il est maintenant tout près d'elle, si près que leurs peaux se touchent. Il penche la tête. Elle le regarde intensément. Le visage qu'elle admire exprime une tendresse étrange et sauvage. Ses yeux brillent. Il lui prend le bras et lui dit des paroles qu'elle n'arrive pas à saisir. Pourtant elle acquiesce et répond:

— Oui, qu'il est beau de mourir pour sa vertu!

Elle tend les mains et lui offre un poignard phosphorescent qui repose sur un coussin de velours écarlate. Il s'empare de l'arme d'un geste délicat. Elle est heureuse, elle va souffrir. Ses

genoux plient sous elle. La bête lève un bras puissant et frappe. Sur la gorge de Gisèle perle du sang. Elle est heureuse, elle souffre. Elle regarde le centaure avec des yeux intenses. Mais ce n'est plus la même tête peu à peu qui se penche sur elle. Elle porte maintenant des moustaches. Le front se ride sous ses yeux et les cheveux se décolorent. La jeune fille s'asseyait à demi sur son lit et entend à peine ce que lui dit grand-père en lui tapotant le bras :

— Personne ne t'a vue rentrer. Ta mère est inquiète. Heureusement que j'ai entendu du bruit cet après-midi et que j'ai pensé à venir voir dans ta chambre. Il est l'heure de manger.

Gisèle ne comprend rien à ce qui se passe. Elle n'a pas tout à fait quitté la compagnie des centaures. Grand-père ajoute, toujours caressant le bras de sa petite-fille :

— Tu as faim oui ou non ? Si tu veux manger, descends vite.

— Grand-père ! Ah ! grand-père N'est-ce pas qu'il est beau de mourir pour sa vertu ?

Le vieillard n'en croit pas ses oreilles. Que veut dire ce charabia ?

— Voyons, voyons, Gisèle ! Réveille-toi... Tu dis des bêtises. Réveille-toi et descends, sinon tu passeras sous la table.

La jeune fille se lève et langoureusement noue ses bras autour du cou de l'aïeul en déclarant d'une voix ardente :

— Vous avez raison. Tout ça, c'est des bêtises !

Et c'est au tour de grand-père de se dégager et de fuir.

Jean Filiautraut